

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 43.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 9 NOVEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures : Saint-Paul-l'Ermitte ; Pèlerinage à Lourdes. — Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Les Canadiens de l'Ouest : Antoine Leclerc, par Joseph Tassé. — Nouvelles générales. — Souvenirs de famille. — L'amour maternel chez les chats. — Variétés. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Poésie : Promenade de trois morts, fantaisie, par Octave Crémazie (suite). — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras : Un pèlerinage à Lourdes ; Paroisse de Saint-Paul-l'Ermitte.

REVUE EUROPEENNE

Aurons-nous ou n'aurons-nous pas la guerre ? Voilà une question qui, ces jours derniers, courait les rues à Québec et à Montréal, tout comme à Londres et à Paris ; une question qui s'imposait à vous au foyer domestique, tout comme dans la presse ou sur la place publique. La trompette d'alarme a sonné en Amérique comme en Europe ; les escadres anglaises du Pacifique et de l'Atlantique ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à protéger les côtes maritimes de notre confédération ; la bourse s'est émue à New-York et chez nous, et, *last though not least*, notre boulanger est venu nous dire *qu'à cause de la guerre*, il élevait d'un sou le prix du pain ! Pour employer encore une phrase anglaise, c'est ce qui s'appelle : *to bring a thing home to you*. Hélas ! voilà un nouvel impôt qui, guerre ou non, comme tous les autres impôts, mettra beaucoup plus de temps à s'en aller qu'il n'en a mis à venir !

C'est, tout de même, une leçon pour ceux de nos lecteurs qui se permettaient de trouver un peu ennuyeuses nos longues dissertations sur les Principautés Danubiennes, sur l'état politique et social de l'Autriche-Hongrie, sur les intrigues des puissances du Nord ! Ce sera aussi pour nous un excellent prétexte de nous replonger dans ces régions barbares et ténébreuses.

Nous le faisons d'autant plus volontiers, que la nouvelle trêve que le télégraphe vient de nous accorder pourrait bien ne pas être de longue durée, et que le baromètre de la bourse, remonté un peu ces jours-ci, sera peut-être redescendu jusqu'à l'indication de *tempête*, avant même que nous n'ayons terminé cette revue.

Il y a une chose bien frappante : c'est que plus les Serbes sont battus, plus leurs exigences augmentent. Chaque nouvelle défaite rend le général Tcherniaïeff plus intraitable. C'est un phénomène tout nouveau dans les affaires de ce monde ; après cela, il ne faut pas être sorcier pour deviner qu'ils se font battre pour le compte d'autrui, et qu'ils attendent tout de la puissance qui se tient derrière eux.

On se demande, cependant, comment il se fait que, malgré l'appui de la Russie, la Serbie, qui passait depuis longtemps pour être si forte et si bien préparée à la guerre, ait eu tous les désavantages, tandis que l'Herzégovine s'était rendue si redoutable, et que le Monténégro se tire si bien d'affaire.

Nous en avons déjà donné plusieurs raisons dans notre avant-dernière revue. Les principales sont l'infériorité numérique rendue plus funeste par l'éparpillement nécessaire des forces serbes, le peu

d'homogénéité de l'armée ; enfin, malgré tout ce qu'on a pu dire ou prétendre, la supériorité de l'armement des Turcs, et chez eux une *passivité* qui est favorable à la discipline.

Mais, indépendamment de tout cela, il y a des conditions stratégiques qui ont influé beaucoup sur le résultat, et qui, il y a déjà une couple de mois, ont été exposées dans la correspondance militaire de la *Revue Britannique*. Elles ne seront pas inutiles à l'intelligence des événements qui se passent aujourd'hui, et qui, d'après les derniers télégrammes, annoncent le commencement de la fin, à moins que l'intervention active et ouverte de la Russie ne vienne enfin secourir le prince Milan et le général Tcherniaïeff.

Trois rivières d'une valeur militaire réelle, dit cet écrivain que nous avons déjà cité plusieurs fois, coulent en Serbie : la Drina, la Morava et le Timok. Les sources de ces rivières sont en Turquie ; par conséquent, les principaux passages qui y aboutissent pour entrer en Serbie, appartiennent à la puissance adverse ; d'autre part, comme le Timok et la ligne frontière du côté de Nisch forment un angle aigu vers la Turquie, sur la ligne principale du Danube à Constantinople par Sofia, c'est-à-dire vers le point le plus rapproché des ressources centrales de l'empire ottoman ; c'est donc vers cet angle saillant, dangereux pour les Serbes, puisqu'il forme pour eux un angle rentrant, que devaient se porter tous les efforts des troupes musulmanes, pour peu que ces dernières fussent sous la direction de chefs ayant les notions les plus élémentaires de la stratégie. Du moment où les Serbes ne prenaient pas l'offensive, ne marchaient pas résolument en avant, qu'ils n'occupaient pas ou ne pouvaient pas occuper Widdin et Sofia, ils se trouvaient dans une situation aussi défavorable que les Autrichiens en 1866, attaqués par la Saxe et la Silésie, et les Français en 1870, menacés du côté de la Sarre et du Rhin. De cette analogie même des faits, il semblerait résulter une manière de procéder identique, pouvant provenir de conseils étrangers ; ce qui donnerait quelque créance au bruit de projets de campagne élaborés par des officiers de l'état-major allemand. Que l'ancien voyageur en Turquie, M. de Moltke, ou que le major du Blum soient pour quelque chose dans ces combinaisons, menées avec une entente réelle des choses de la guerre, il n'en résulte pas moins que la ligne du Timok est tombée entre les mains des Turcs.

Cela s'écrivait au mois d'août, et bien d'autres choses sont tombées entre les mains des Turcs du côté de la Serbie. La correspondance de Vienne au *Times* confirme la prise de Djunis, après une lutte de six jours ; une partie de l'armée Serbe se retirerait vers Deligrade ; et d'après les dépêches les plus récentes, les Serbes seraient bientôt obligés de porter leur ligne de défense bien en arrière d'Alexinat. Si la Russie ne déclare point la guerre ou n'obtient point un armistice réel, Belgrade même sera bientôt en danger.

Cette capitale de la principauté, ou, si l'on veut, du royaume serbe, est une ville d'environ 27,000 âmes, ce qui était à peu près la population de Québec il y a cinquante ans. Elle est bien fortifiée, possède deux citadelles et est susceptible de renfermer une forte garnison.

Elle est située sur le Danube, au confluent de la Save. Comme Bucharest et d'autres villes de ces régions, Belgrade est le centre d'un certain mouvement intellectuel et social. L'une est la capitale du monde *romain*, l'autre du monde *slave* en dehors de la Russie. Toutes ces villes ont un aspect étrange ; c'est un mélange de barbarie orientale et de civilisation européenne.

L'étranger qui parcourt pour la première fois les rues de Belgrade, dit M. Courrière, regarde avec étonnement autour de lui. Ici commence

l'Orient ; on le sent par les yeux, les oreilles, le nez et les pieds. Les maisons sont basses, irrégulières et couvertes de tuiles ; par endroits on aperçoit le toit en zinc d'un minaret ; à chaque pas ce sont des visages, des costumes, des marchandises et des sons inconnus. La façade des maisons pour la plupart du temps consiste en une grande fenêtre, ou, pour mieux dire, en un volet qui s'ouvre le jour et sert d'enseigne, et qui se ferme la nuit. A l'intérieur, l'artisan travaille sous les yeux du public. Ici on trouve des représentants de toutes les provinces de la péninsule des Balkans, et même de l'Europe entière.

Du reste, si Belgrade se voit bientôt assiégée par les Turcs, comme les derniers télégrammes nous le font pressentir, ce ne sera rien de bien nouveau dans son histoire. Elle a été, nous disent les dictionnaires géographiques, bien des fois prise et reprise, notamment en 1526, par Soliman II ; en 1688, par le duc de Bavière ; en 1690, par les Turcs ; en 1717, par le prince Eugène ; en 1789, par Laudon ; en 1806, par Czerni Georges, qui commandait les Serbes insurgés ; enfin, en 1812, par les Turcs. Ce n'est certainement point "Mons la Pucelle," qui elle-même fut prise par Louis XIV, et plusieurs fois depuis.

Quelques succès que les Turcs aient pu remporter ces jours derniers, et en supposant même qu'ils n'aient pas été exagérés dans les dépêches, deux circonstances peuvent encore arrêter leur marche vers la capitale de la Serbie : la première, la concession réelle d'un armistice que ces mêmes dépêches annoncent comme très-prochaine, grâce aux efforts que la Russie a joints à ceux de l'Angleterre ; la seconde, l'arrivée prochaine de la saison d'hiver, qui est, dit-on, très-rigoureux dans ces pays, et s'annonce plus à bonne heure qu'à l'ordinaire. Si l'on en croit les correspondances, la Russie serait plus modérée dans ses prétentions, moins désireuse de la guerre qu'on ne le supposait. Mais cela ne garantit rien. Il y a en Russie, comme partout ailleurs, deux courants d'opinion ; le plus faible en réalité, quoique le plus fort en *droit*, est celui qui s'accorde avec les désirs du Czar lui-même qui veut maintenir la paix. Mais l'autre courant, celui de l'opinion nationale, peut, par le premier événement venu, devenir irrésistible. Lorsqu'il y a quelques jours, les nouvelles étaient tout à fait à la guerre, c'est que l'effet produit en Angleterre par les cruautés des Turcs avait prêté des forces à ce même parti. Aujourd'hui que le gouvernement anglais a parlé d'envoyer 80,000 hommes à Constantinople, que des préparatifs sérieux ont même été faits dans la flotte et dans l'armée, c'est le parti des prudents et des diplomates qui paraît avoir repris le dessus à Saint-Petersbourg.

Il en est de même dans l'opinion publique de la chrétienté. On avait répondu au *factum* de M. Gladstone en évoquant avec tous les détails historiques, les cruautés du général russe Souvarov, celles plus récentes de la guerre de Pologne, celles enfin d'un autre général moscovite dans le Caucase ; mais voici que le patriarche arménien vient de faire publier un récit de la conduite des Turcs en Arménie, et de déclarer que bien que l'Eglise russe n'ait jamais été bien tendre à l'égard de l'Eglise arménienne, il considérerait les Cosaques comme de véritables libérateurs. Ainsi, la question est de savoir quels sont les plus barbares parmi tous ces barbares ?

Elle est embarrassante, et les journaux catholiques d'Europe sont loin d'être un-

nimes sur ce point. Ils ont tous raison, cependant lorsqu'ils repoussent les accusations injustes portées contre le souverain pontife par les libres-penseurs et certains protestants qui l'accusent d'être ligué avec le sultan dans l'intérêt du despotisme. Un grand despote que celui qui n'a plus même un palais et une église à lui en toute sûreté ! L'inconséquence de ces politiques qui déclament contre l'ingérence de l'Eglise dans les affaires des états, et qui voudraient forcer le Pape à intervenir entre une puissance schismatique et une puissance infidèle, est quelque chose de bien ridicule. Sans doute que Pie IX offre au ciel ses prières les plus ferventes pour les malheureux chrétiens de la Bulgarie, et dans l'état où l'on réduit les injustices des puissances européennes, c'est bien, l'on en conviendra, tout ce qu'il peut offrir.

Le ministère Dépréts continue ses persécutions, et une nouvelle circulaire au sujet des ordres religieux menace de toutes les rigueurs de la loi ceux qui feront des vœux contrairement aux décrets antérieurement portés ! C'est ainsi qu'on entend la liberté au Quirinal.

Le successeur du cardinal Barnabo, le cardinal Franchi, préfet de la propagande, vient de faire dans la catholique Irlande et dans la protestante Angleterre, une visite presque triomphale qu'il n'aurait certainement pas accomplie, sans encombre dans les différentes parties du royaume d'Italie, où les pèlerins espagnols se sont vus refuser, par ordre du gouvernement, les privilèges que l'on accorde d'ordinaire aux caravanes de voyageurs un peu nombreuses.

Le cardinal Franchi a pu constater l'immense avenir qu'a la religion catholique dans les pays où la liberté constitutionnelle est bien comprise et bien pratiquée, et nul doute qu'il ne rapporte de son voyage l'impression la plus favorable à l'égard du gouvernement et du peuple de la Grande-Bretagne.

En Irlande, il a assisté à la dédicace solennelle de l'église de Sainte-Croix, au nouveau séminaire de Clonliffe, près de Dublin. Il y a rencontré tous les membres de l'épiscopat irlandais, parmi lesquels on remarquait le vénérable cardinal archevêque Cullen, et l'archevêque de Tuam, un des plus âgés de la chrétienté. Il n'y avait pas moins de cinq archevêques, vingt-deux évêques et au-delà de trois cents prêtres. Le Canada se trouvait représenté par l'évêque de London.

Cette grande cérémonie avait lieu dans la vallée de Clontarf, où le vendredi-saint de l'an 1014, le roi irlandais Brian Borihme, le crucifix à la main, combattait les Danois, ennemis de la religion et de l'Irlande. On peut s'imaginer l'enthousiasme qu'excita le célèbre père Burke, en évoquant ces souvenirs avec cette éloquence chaleureuse qui est le don naturel des enfants de la Verte-Erin.

Quelques jours plus tard, le préfet de la propagande était reçu à Salsford par toute la hiérarchie catholique de l'Angleterre, présidée par le cardinal Manning. Les colonnes des journaux anglais nous donnent les détails de cette autre grande et touchante cérémonie, qui ne le cédait en rien à la première.

L'office à la cathédrale, la réception au palais épiscopal, le banquet au séminaire où des discours remarquables